
H-France Salon

Volume 14, Issue 21, #5

L'enfant polynésien est sacré

Tehea Karine Frogier Leocadie

Enseignante de langues et cultures polynésiennes à l'Université de la Polynésie française, j'ai étudié de 2004 à 2017 plusieurs poèmes tahitiens avec les étudiants de deuxième année de Licence de « Langues polynésiennes » dans le cadre de l'unité d'enseignement « Poésie et stylistique polynésiennes ».

« *Te Manava Ihotupu* – La Conscience Polynésienne¹ » de Flora Aurima Devatine, poétesse connue pour sa sagesse poétique et sa richesse stylistique et thématique, a été l'un des poèmes vus et étudiés en cours, dont le titre même est une belle expression forgée par la poétesse, témoignage de sa créativité et son ingéniosité en tahitien et en français. Cette traduction de « conscience polynésienne » en tahitien n'existe dans aucune autre publication et ne figure pas dans le dictionnaire de tahitien.

Chez les Polynésiens, on parle de « *Manava* » c'est-à-dire les entrailles, qui représentent le siège de toute émotion : la colère, la joie, la peur, la tristesse, la souffrance. C'est le siège de toute affectivité, du ressenti, des sentiments. Ce terme « *Manava* » signifie également « souhaiter la bienvenue aux personnalités de haut rang social ». Flora Aurima Devatine ajoute à ce mot celui de « *ihotupu* » qui se traduit par « quelqu'un qui est natif d'un lieu, un autochtone, en opposition à ce qui vient de l'extérieur », afin de mieux souligner la pertinence de l'appartenance de l'enfant et des individus à la terre natale. *Iho* veut littéralement dire identité, essence ; *tupu* signifie qui pousse, qui est ancré sur sa terre. Ce sont ces deux mots qu'elle a traduits en français par « la Conscience Polynésienne ». Comprendre le poème en tahitien permet d'approfondir la compréhension de ce qu'est la conscience telle qu'elle est pensée dans le monde polynésien, et de repenser la notion de conscience en français.

En outre, grâce à la pertinence et à l'originalité de la poétesse, les locuteurs de tahitien utilisent aujourd'hui cette création terminologique pour exprimer ce qu'est la conscience polynésienne. Il y a encore peu de temps, dans mon cours en « Littérature orale polynésienne » sur le thème de la cosmogonie polynésienne, j'ai entendu un étudiant utiliser les termes « *Te Manava Ihotupu* » pour évoquer ce que pourrait ressentir sa conscience face à la complexité de la création du monde polynésien par Ta'aroa, le dieu créateur polynésien (Teuira Henry, 1962 : 346)². Grâce à Flora Aurima Devatine, cette expression est aujourd'hui entrée dans le vocabulaire tahitien, preuve que la poésie et les poètes influencent la société.

¹ L'utilisation des majuscules chez Flora Aurima Devatine est commentée dans la Préface. Ndd.

² Cet article considère, tout comme le fait Bruno Saura, que l'ouvrage *Tahiti aux temps anciens* est d'une « valeur incommensurable » (2019 : 16). Pour un résumé des débats portant sur *Tahiti aux temps anciens*, voir Saura 2019 :16-17.

Ma première rencontre avec la pensée de cette Grande Dame polynésienne remonte à mon tout premier cours en tahitien, en « Poésie et Stylistique » en 1989, lorsque j'étais inscrite en première année du DULCO (Diplôme universitaire de Langues et Civilisations Orientales). Dans un silence très impressionnant au début, ce premier cours, d'une durée de trois heures sans interruption, portait sur un poème décortiqué, en long et en large, par la poétesse-enseignante, d'un charisme remarquable, sur le thème de la pluie « *Te ua* » écrit par le regretté linguiste et poète connu, Turo a Raapoto. C'est grâce à ce premier poème et surtout à la manière dont Flora Aurima Devatine, cœur et âme, dans une langue très douce et musicale, fit passer progressivement son message poétique que j'ai épousé les subtilités et la beauté de la poésie polynésienne. Nous ne vîmes pas le temps passer. Le cours était passionnant et agréable, musical et poétique : l'enseignante nous expliquait le poème de sa voix mélodieuse car elle chantonnait parfois quand elle nous parlait. Je fus très intéressée par la manière dont elle réussit à nous transmettre le sens profond du poème au travers de l'importance de cette eau continue qui tombe du ciel, provenant d'une couche nuageuse horizontale, la façon dont les gouttes de pluie s'éparpillent progressivement dans la vallée en terminant leur voyage au large de l'océan pour se transformer, enfin, en un rideau sombre et noirâtre composé de nuages épais se formant verticalement et provoquant l'averse. Alors que le poème paraît évident et que les mots sont simples, faciles à comprendre, la façon dont elle les utilisait était du chant accompagné par le regard précis de ses yeux, du haut vers le bas, indiquant la pluie qui danse et qui rejoint la terre puis la mer. Les mouvements de ses bras accompagnaient les vers mélodieux du poème, une gestuelle qui montre que la poétesse cherchait à mettre en relation les mots, en langue tahitienne uniquement, afin de donner du sens et de révéler l'importance de l'inspiration poétique et des figures de style de la poésie polynésienne.

Je sortais d'un bac gestion-comptabilité et ce cours a déclenché en moi l'amour de ma culture polynésienne, dans laquelle j'avais baigné depuis mon enfance. Jusqu'à aujourd'hui, ce cours reste présent à mon esprit.

Écrit en 1977, le poème « *Te Manava Ihotupu – La Conscience Polynésienne* » est encore d'actualité aujourd'hui. Or en enseignant ce poème il y a une dizaine d'années, mon espoir était que son message serait passé aujourd'hui. Menant actuellement des recherches pour ma thèse de doctorat, je travaille sur ma langue natale, le tahitien, en tant qu'outil d'enseignement et de communication au sein des cultures polynésiennes. La visée principale de mes recherches est de proposer à la jeunesse des stratégies d'aide d'appropriation ou de réappropriation de sa propre langue, de sa propre culture, de son patrimoine culturel, unique héritage de préservation, de sauvegarde et de transmission intergénérationnelles, ainsi que des stratégies d'aide pour connaître, faire connaître, aimer, transmettre, partager, construire, acquérir, s'ouvrir, pour ainsi mieux se construire. Ces thématiques sont soit abordées soit une prolongation de certaines idées évoquées dans ce poème.

Selon les faits rappelés par la poétesse dans le n°18 de la revue littéraire polynésienne – lancée par des auteurs autochtones – *Littéramā'ohi*, consacré au 20^e anniversaire de la disparition du poète Henri Hiro, le poème « *Te Manava Ihotupu* » ou « *La Conscience Polynésienne* », a été écrit d'un trait en tahitien et traduit en français en mars 1977, au retour de la première soirée de représentation du poème « *Oihanu ē* », au tout Premier Café Théâtre ou Café Cabaret de la Maison des Jeunes Maison de la Culture (MJMC) de Tipaerui. Flora Aurima Devatine a relaté avoir été touchée par l'appel qu'elle entendait et par la quête qu'elle sentait dans le texte et dans les jeux de scène des acteurs de « *Oihanu ē* » du poète Henri Hiro. « *Oihanu ē* » est le

premier poème de Henri Hiro et son préféré (Hiro 92), adressé à Oihanu, dieu de la culture. C'est la rencontre des deux mondes, l'ancienne civilisation et le monde d'aujourd'hui.

Henri Hiro, alors directeur de la Maison des Jeunes Maison de la Culture (MJMC), avait demandé que soit présente pour la première soirée de représentation la présidence du Fare Vāna'a ou Académie tahitienne qui fonctionnait depuis 1974. Deux de ses membres y furent déléguées, Geneviève Clark-Cadousteau, sous le pseudonyme de Mai-Arii Cadousteau, auteure de plusieurs ouvrages, et Flora Aurima Devatine, déjà reconnue comme « poétesse tahitienne » (Mauer 1976), et désignée pour faire partie de l'Académie tahitienne en sa qualité de personne « qui a voué un culte privé à sa langue maternelle dont elle aime les aspects poétiques. Ainsi chante-t-elle son pays dans ses compositions où elle magnifie la terre et les hommes » (Coppenrath 1975 : 270).

Le poème « *Te Manava Ihotupu* » ou « La Conscience Polynésienne » est écrit suivant les formes de genres poétiques traditionnels tahitiens, celle d'une harangue à la guerre dans les temps anciens, ou celle d'un poème d'exhortation, d'encouragement dans les activités de groupe. Pour la forme, il s'agit d'un *rautī*, plus précisément d'un *ānau* et d'un *rautī*, c'est-à-dire d'un chant de lamentation suivi d'un poème d'exhortation. Pour le contenu, la poétesse, en suivant son inspiration, a pensé son poème « comme une réponse possible du dieu de la Culture, de la Connaissance "Ta'ere" » (Devatine 2010 : 64), aux invocations du poète Henri Hiro s'adressant à Oihanu, au travers de son poème du même titre.

Le poème « *Te Manava Ihotupu* » ou « La Conscience Polynésienne » fut lu en tahitien et en français sur la scène du Petit Théâtre lors de la 2^{ème} soirée du Café Théâtre de la MJMC en mars 1977, par Flora Aurima Devatine qui s'est souvenue qu'Henri Hiro avait été ému et avait déclaré : « *Hu'ihu'i te manava* », ce qui signifie « Je suis tiraillé dans le ventre », dans le siège des émotions, des sentiments (Devatine 2010 : 65). Plus tard, en 2002, Patrick Araia Amaru, un grand et célèbre poète parti trop tôt, un des co-fondateurs de *Littéramā'ohi*, découvrit le poème, et touché par celui-ci, le lut lors d'une des premières soirées de lecture organisées par l'association Littéramā'ohi à la Maison de la Culture en 2003-2004. Depuis, il a été inséré dans le rapport pour l'Unesco de juin 1977³ et repris par les responsables de la MJMC, en 1980, dans un numéro de *Tauhiti*. Ainsi le poème a déjà une histoire bien établie qui se poursuit.

Jusque dans les années 1970, dans le système social, l'enfant polynésien avait un lien très fort avec sa famille ; celle-ci jouait un rôle fondamental, celui de « nourrir l'enfant ». En tahitien, on dit « *tamari'i fa'a'amu* » pour traduire un « enfant adoptif », l'expression signifiant littéralement « nourrir l'enfant, l'aider à manger, à boire et à grandir ». Malheureusement, à l'ouverture de l'aéroport international de Tahiti-Fa'a'a en 1961 et surtout avec l'installation du Centre d'Expérimentation du Pacifique, moteur principal de l'économie de la Polynésie française à partir de 1964, la vie communautaire paisible des Polynésiens change brutalement, ce qui provoque un bouleversement profond de la société, dû à un développement économique accéléré. C'est en effet une période de déstructuration de la famille, notamment parce que de nombreux pères de famille, qui jouaient un rôle très important dans le cercle familial, ont quitté Tahiti et Mo'orea, ainsi que les îles Sous-le-Vent et toutes les îles des autres archipels pour partir travailler particulièrement à Moruroa et à Fangataufa, deux petits « *motu* » ou atolls de l'archipel des Tuamotu en Polynésie française séparés de 45 kilomètres l'un de l'autre. Notons

³ Publié en mars 1979 dans le bulletin n°206 de la Société des Etudes Océaniques (SEO), p. 403-404.

que le premier essai nucléaire a eu lieu le 2 juillet 1966 sur l'atoll de Moruroa. Le déséquilibre socio-culturel s'est alors installé dans la vie des Polynésiens, affectant les structures et les relations sociales. Selon les propos du professeur agrégé de géographie Jean-Christophe Gay dans son article « La Polynésie française, le CEP et après » de *l'Encyclopédia Universalis*, à l'arrivée du CEP « en quelques années, plus de dix mille métropolitains s'installent à Tahiti. Des milliers de Polynésiens quittent leur île pour vivre à Tahiti et sont embauchés par le CEP. La population de Tahiti passe de 45 000 habitants en 1962 à 79 000 en 1971 ».

Si en 1977, Flora Aurima Devatine écrit sur le thème de la conscience, de l'identité, de l'enfant-conscience, la fonction nourricière vient éclairer le poème « *Te manava ihotupu – La Conscience Polynésienne* ». En effet, dans la première strophe, « Des enfants orphelins », « sans chefs », « ils se sont égarés » sont les expressions utilisées qui montrent que la cellule de base de la communauté culturelle, en l'occurrence la famille polynésienne, ne se retrouve plus ni ne trouve une place digne du fait qu'elle ne représente plus un cadre de référence habituel où les principes et valeurs de la vie familiale et sociale sont normalement inculqués puis transmis comme l'auraient souhaité nos ancêtres. L'éveil d'une conscience polynésienne est alors comparé à la naissance d'un enfant auquel la mère permet de découvrir la vie.

La poétesse a mal pour les enfants polynésiens de son *fenua*, de sa terre ; elle souffre pour ce qu'ils sont devenus c'est-à-dire de pauvres « orphelins » déracinés, en mal de vivre. Pourquoi une telle situation désastreuse observée sur leur propre terre ? Ils se retrouvent et vivent dans un « *ana pōiri* (v.13) / grotte obscure » c'est-à-dire une caverne froide et si profonde qu'elle est comparable à un site religieux ancestral ou « *marae aroaro* (v.5) / *marae* déserté », sans âme, sans « *Mana* » ou puissance, énergie, donc sans divinité.

Pourtant, dès la seconde strophe, la poétesse indique un espoir certain telle une lumière qui éclaire progressivement une grotte frayant « *te 'iriāputa* v.27) / la porte d'entrée d'une maison », une issue de secours, voire la meilleure voie à emprunter aboutissant à la lumière, à la vie. Cette gradation croissante confirme que malgré le temps qui passe, « *e tau nu'u* (v.22) / le temps bouge », le temps évolue, ce qui signifie que le passé occupe une place importante dans le temps présent. Ces deux temps se marient, s'interpénètrent, s'articulent, s'entremêlent et permettent de mieux ancrer nos racines en tant que Polynésiens. Il ne faut donc pas oublier nos origines, nos racines ancestrales, le respect de nos anciens que nous devons écouter avec attention et sans relâche car ils sont remplis de connaissances et de sagesse. Les injonctions « *'a 'ai i te ihi* / nourrissez-vous de sagesse », et « *'a inu i te vai mā'ohi* (v.24) / buvez à la source indigène » nous aident à comprendre le sens profond du titre de ce poème « *Te Manava Ihotupu – La Conscience Polynésienne* » : les Polynésiens doivent accepter de prendre conscience que s'ils existent aujourd'hui, c'est grâce à l'héritage patrimonial que nos anciens nous ont laissé et transmis de génération en génération, telles que les valeurs suivantes *te fa'atura*, le respect, *te aroha*, l'amour, *te mau ha'api'ira'a*, les enseignements, *te pa'ari*, la sagesse, *te 'ite*, la connaissance, la science, *te itoito*, le courage, *te fa'a'oroma'i*, la patience, *te ha'amahu*, l'endurance, la clémence, *te puai*, la force, *te mana*, l'autorité, la puissance, *te aho*, le souffle, et plus que tout, *te aho nui* (v. 25), le souffle de la vie qui est aussi la persévérance, la patience. Ce souffle siège au plus profond des entrailles, lieu où toutes les émotions et les sentiments sont également. En tahitien, on dit « *E ā'u Tama, 'a fa'ari'i mai i tō'u tāpa'o aroha no roto roa mai i te hōhonura'a o tō'u 'ā'au* / Mon enfant, reçois tout mon amour du plus profond de mes entrailles ». Ce même souffle de vie qui siège dans les entrailles d'une personne âgée peut aussi se transmettre, c'est ce que l'on appelle en tahitien « *'aepau* », autrement dit, le dernier souffle de la vie offert par un ancien en fin de vie, à un de ses enfants, petits-enfants

ou arrière-petits-enfants, parce qu'il représente toute « la connaissance et la sagesse » de l'ancien.

D'ailleurs, c'est sur le thème symbolique « *Te 'aepau* / le souffle de la vie », si riche et si merveilleusement écrit par le regretté membre du Fare Vāna'a ou Académie tahitienne, Jean-Claude Teriierooiterai, gagnant du Premier prix du meilleur auteur pour l'écriture du spectacle, que le groupe « *O Tahiti E* » dirigé par sa talentueuse cheffe de groupe Marguerite Lai, a gagné également le Premier prix en « *Hura Tau*/groupe de danse professionnel/Prix de Madeleine Moua », à l'évènement culturel annuel du Heiva i Tahiti 2019, réalisé sur la place To'ata, comme à chaque mois de juillet.

Les lecteurs du poème sont donc exhortés à aider l'enfant polynésien à prendre le bon chemin, « *'Ua tārava te arati'a* (v.29) / Le chemin est là qui s'allonge » et surtout à prendre conscience de ce qu'il est réellement. Ce faisant, nous l'invitons à s'enraciner sur sa propre terre et à grandir dignement. Il appartient donc à chaque participant de la société polynésienne d'accompagner et d'encadrer l'enfant polynésien en acceptant et en prenant réellement conscience que l'histoire polynésienne ancienne, les mémoires, les histoires, les savoirs, les légendes et les mythes font partie intégrante de l'histoire de l'enfant polynésien. Connaître son passé c'est se connaître soi-même tout en s'appropriant sa propre culture pour mieux la transmettre à la nouvelle génération.

Par ailleurs, du latin *cum scientia* qui signifie « avec savoir » ou encore « accompagné de savoir », la conscience peut se définir comme la présence immédiate de la réalité et de moi-même, une enfant polynésienne. Je suis donc consciente que le monde existe et que j'en fais partie. Face à la réalité, je prends conscience de ce qui se passe autour de moi, de la présence d'un savoir, d'une connaissance, d'une Histoire. Le philosophe Descartes nous rappelle le principe « *Cogito, ergo sum* » ce qui signifie, « je pense donc je suis » : l'homme mène sur lui-même une pensée qui lui est propre : toute pensée serait alors conscience, savoir. Selon les scientifiques et philosophes, la conscience permet à l'être humain de se rendre compte qu'il existe et qu'il fait partie d'un peuple au sein d'une organisation humaine et sociale. Prendre conscience implique donc une intentionnalité, une manière d'agir et de regarder vers l'extérieur. Sans introspection, sans conscience, il ne peut pas être question de responsabilité. Or, la prise de conscience de notre humanité, des particularités de notre évolution, invite d'emblée à envisager ou assumer la responsabilité de nos actes.

Les verbes utilisés par la poétesse à l'impératif présent « nourrissez-vous, frayez-vous un chemin, priez, endurez vos douleurs, portez votre fardeau, prenez-en soin » pourraient se résumer en la devise tahitienne suivante « *'A tū!* » ou alors « *'A ti'a!* » que l'on traduit par « Lève-toi ! » ce qui sous-entend cette attitude « Sois courageux ! Ne te laisse pas abattre ! Aie un cœur de guerrier ! ». La répétition à trois reprises de « *'A vavae* (v.26) / Frayez-vous » vient encourager l'enfant polynésien à se relever, à lever la tête, à avancer, à orienter son esprit vers un but, « *te fā* », et vers autrui. La lueur d'espoir proposée dans le vers « *'A rohi, 'ua fātata te taiiao* (v.30) / Courage c'est presque l'aurore », et reprise au v.33 « *'Ua tō i te anapōiri, e Manava* (v.33) / Oh ! la grotte obscure a fécondé la Conscience », qu'on pourrait traduire aussi par « une conception a eu lieu dans la grotte obscure, c'est la conscience », suggère donc que chaque personne peut et doit construire son propre futur, que l'âme de l'enfant polynésien n'a pas disparu, n'est pas morte et ne le sera jamais. En s'exprimant ainsi, la poétesse encourage l'enfant polynésien et les Polynésiens à réussir dans la vie et persiste à croire que des solutions

seront trouvées pour que les enfants polynésiens, et la conscience polynésienne « s'éveillent », grandissent, et assument leur responsabilité dans la société d'aujourd'hui et de demain.

Malheureusement, ce poème me fait aussi penser aux SDF, les sans domicile fixe des rues de Pape'ete, la capitale de Tahiti où il y a aujourd'hui de plus en plus d'enfants désœuvrés et de jeunes adolescents en souffrance, livrés à eux-mêmes, qui errent et vagabondent sans espoir de s'en sortir car ils ont du mal à imaginer la beauté et surtout le sens de la vie. Selon les propos de Christophe Serra Mallol (2009) « en matière d'âge, quatre groupes de taille à peu près équivalents se détachent (sans compter les mineurs de moins de quinze ans vivant avec leurs parents) : les 15-24 ans (23%), les 25-34 ans (29%), les 35-44 ans (21%), les 45 ans et plus (27%) ».

La cosmogonie polynésienne permet d'éclairer la troisième strophe et ses derniers vers « *E mo'a te 'Aiū, e mo'a, e Manava Ihotupu* (v.43) / L'enfant est Sacré, il est la Conscience Polynésienne ». En effet, la grotte mentionnée dans ce vers « *'Ua tō i te anapōiri, e Manava* » (v.33) / Oh ! la grotte qui a fécondé la Conscience » occupe une place importante dans la création du monde polynésien puisqu'elle représente notamment le lieu de la sagesse : les Polynésiens s'abritaient souvent dans une caverne, « *te anavaharau* », qui signifie littéralement « *ana* / grotte, *rau* / nombreuses, *vaha* / bouche, donc aux divers savoirs » ; « *te anavaharau* » était le nom (Fare Vāna'a : 44) d'une école traditionnelle célèbre (fare 'aira'a 'upu) à Uporu puis Ha'avai devenue Ha'apape, puis Mahina aujourd'hui, sur la côte Est de l'île de Tahiti. Ce fut également le nom donné au Musée de Tahiti et des Îles situé dans la commune de Puna'auia, sur la côte Ouest de l'île de Tahiti. Nous pouvons alors ajouter que cet enfant polynésien devient un être sacré par la transmission dans ce lieu sacré, cette caverne de la Conscience puisque la grotte accueillait la sagesse des anciens. C'est un lieu puissant et sacré où les Polynésiens se rendaient pour se remplir de connaissance des paroles des *tupuna*, des ancêtres, et où ils se réfugiaient aussi pour préparer les jeunes à entrer dans la vie. Par exemple, dans les mythes héroïques polynésiens, le descendant du grand héros Maui, le guerrier Hono'ura, selon Teuira Henry (1962 : 532), à travers les propos transmis en 1896 par Taroi-nui, un prêtre de l'archipel des Tuamotu, est le fils de Aua-toa de Tahiti, et de la princesse guerrière Te-more-ari'i-vahine de Puna'auia ; Hono'ura a grandi dans la grande caverne appelée Pō-fatu-ra'a (« obscurité où la sainteté commande » dans Teuira Henry 1962 : 532) où son père alla, dès la naissance, pour y déposer l'enfant toujours attaché à son placenta, « *te pū-maruea* », qui signifie selon le dictionnaire de John Davies, « un faible placenta » avec la traduction de *maruea*, « faible, inefficace ». On trouve d'ailleurs, dans le dictionnaire de l'Académie tahitienne (255) la phrase suivante « *Hono'ura ē, toa i te pū maruea, 'a ara rā* / Hono'ura, guerrier au faible placenta, réveille-toi ».

Cette grotte se trouve sur le flanc du mont Taha-reva à Tautira, une commune située à la presqu'île sur la plus petite partie de l'île de Tahiti. Laisse tout seul dans la grotte, Hono'ura, selon Teuira Henry (1962 : 534), « se nourrissait de pierres qui abondaient dans la caverne, devint un homme extrêmement musclé et vigoureux et n'avait aucun compagnon que son esprit familier Vero-huti-i-te-ra'i ». Il est devenu très fort et a réalisé de nombreux exploits.

Cette troisième strophe se lit sur un troisième niveau, avec la métaphore de la grotte, parce qu'elle renvoie aussi au rôle de la femme, de la mère, des « *tupuna vahine* » ou des grands-mères, qui se recueillaient souvent dans les grottes, sans le mari : la grand-mère, l'ancêtre, s'installait dans la grotte, et attendait le retour de ses petits-enfants pour qu'ils viennent écouter les légendes, les enseignements et pour qu'elle les prépare à devenir des *'Aito*, des *Toa*, de

puissants guerriers courageux. La poétesse se réfère aussi à l'expression poétique et symbolique de la grotte, pour parler de l'utérus de la femme, espace de la fécondité, lieu où se passe la fécondation, la naissance des consciences. La poétesse dit clairement « venez boire à la source indigène », ce qui signifie également : « venez vous désaltérer à la source profonde des valeurs culturelles polynésiennes », « venez boire à la source de la vie » et sous-entend ô combien est important le rôle de la mère, des grands-mères dans la transmission progressive des connaissances. Ces femmes qui enfantent permettent en effet de donner la vie, en passant, certes, par la souffrance de l'enfantement mais qui s'ouvre vers la délivrance, la vie où il faut apprendre à grandir. Le guerrier Tāfa'i allait par exemple souvent dans la grotte pour demander des conseils à son ancêtre paternelle appelée 'Ui ; il lui demandait comment combattre ses ennemis, comment construire sa splendide pirogue nommée Niu / cocotier (Henry 1962 : 574). Cette capacité à « boire à la source indigène » lui a permis de devenir un héros légendaire. Dans le poème de Flora Aurima Devatine, l'enfant-conscience doit boire à cette source ; la poétesse nous demande de garder à l'esprit que l'enfant polynésien comme tout enfant, est le « centre », « *puna* », il représente la source « *puna, vaipuna* », source de vie, d'espoir et de courage, de la mère « *punahere* » « femme qui prend bien soin de ses enfants » (Académie tahitienne).

Dans « *E mo'a te 'Aiiū, E Manava Ihotupu* (v.63) / L'Enfant est Sacré, Il est la Conscience Polynésienne », le terme « sacré », au sens de « il a été consacré, il a été rendu sacré », est soutenu par le célèbre mot tahitien « *mana* » qui veut dire puissant et très fort, et désigne l'appartenance à un domaine privé, inviolable et qui mérite le respect tel que le merveilleux son du « *tō'ere i Taputapuātea* » (v.45), cet instrument de musique traditionnel qui résonne à Taputapuātea, un lieu majestueux, un espace religieux d'une superficie, selon l'anthropologue Bruno Saura, d'un peu plus de cinq hectares (2019 : 217) bien délimité puisque encerclé par la route et la mer ». Ce lieu « tapu » qui veut dire sacré est inscrit depuis 2017 au patrimoine mondial de l'Unesco, mettant ainsi en valeur le berceau des anciens dieux polynésiens sur l'île de Hawaiki Nui appelée aujourd'hui Ra'iātea la sacrée. Bruno Saura explique que « [l]es traditions des Polynésiens font de Hawaiki la terre d'origine de leurs ancêtres, le point de départ mythique de leurs migrations, et également le lieu de retour des âmes de leurs défunts » (2013 : 29). Le « *tō'ere* » occupe aussi une place importante au sein des différents groupes de danses traditionnelles, au Heiva, un événement culturel annuel incontournable qui apporte la joie de vivre et la paix dans une culture bien vivante. La poétesse invite donc les lecteurs à comprendre que l'enfant polynésien est sacré car il naît avec le *mana* qui habite en lui, cette force vitale, cette énergie puissante et surnaturelle, que l'on ressent dans une grotte ou que l'on imagine dans la dimension de l'univers, dans la coquille sacrée de Ta'aroa.

En effet, si nous nous référons à Teuira Henry (1962 : 347) la création de l'univers polynésien par le dieu Ta'aroa, « *Mai ta Ta'aroa ra, e pa'a ia, oia ho'i te'apu, e 'apu ho'i to te mau mea ato'a nei* », « De même que Ta'aroa avait des carapaces, c'est-à-dire des coquilles, tout a une coquille ». La coquille étant considérée comme une grotte, la troisième strophe peut aussi faire penser au dieu Ta'aroa sorti de plusieurs couches de sa propre coquille.

En tahitien, « *e mamae ora ho'i tenā* (v.39) » signifie « ce sont des douleurs de la vie », ce qui veut clairement dire que la naissance, le moment de la naissance est une expérience forte d'une puissance surnaturelle que seule une mère peut vivre pleinement et par son courage, par sa ténacité, sa persévérance au moment de la naissance, transmettre avec le souffle, l'énergie de vie, la force, le *mana* à son enfant. C'est l'aboutissement d'un long chemin parcouru, par une mère qui aide son enfant à sortir de son ventre pour voir enfin le jour, une mère qui lui offre la

vie à la fin des douleurs de l'enfantement / « *te manava o te faiere* (v.41) ». La poétesse répète deux fois « *E mo'a te 'Aiū, e mo'a* », six fois « *mo'a* », et insiste donc sur le fait que « L'Enfant est sacré, Il est la Conscience Polynésienne ». C'est le message fort, « *mana* », et sacré, de la mère conscience parlant de l'enfant conscience.

On comprend alors l'expression employée pour parler d'un petit enfant blotti dans sa mère : « *'ua mo'e te 'aiū i roto i tōna 'apu* », « l'enfant a disparu dans sa coquille » ; la femme polynésienne est la coquille de son enfant tout comme la terre est le réceptacle du placenta de l'enfant, la mère-nourricière de cet enfant.

Le message fort, « *E mo'a te 'aiū* », « l'enfant est sacré, il est la conscience polynésienne » est annoncé par les sons du « *tō'ere* (v.45) », un instrument au très fort retentissement. Utilisé dans un orchestre traditionnel d'instruments de percussion, mais aussi pour rameuter les gens en vue d'une annonce importante, pour rappeler à l'ordre le peuple, pour faire une annonce, attirer l'attention sur ce qu'il y a à réaliser, il renvoie dans le poème à la vie, la paix, la joie de vivre, de l'enfant qui ne vient pas au monde par hasard ; de l'enfant qui représente le fruit de l'amour d'un père et d'une mère, qui fait partie d'un peuple, et qui a sa place et toute sa dignité sur sa terre, réceptacle de la langue, de la parole, de l'art oratoire, des généalogies, des connaissances et des cultures, de la terre.

Au fil des années qui passent, et presque un demi-siècle depuis la parution du poème, qu'est devenue la place de ces enfants polynésiens ? Comment devons-nous rendre la dignité à ces enfants face à leur propre Histoire, puisqu'aujourd'hui, beaucoup se trouvent piégés dans leur petite coquille « illuminée » par la modernisation et par l'immédiateté dans la vie de chaque jour ?

De nos jours, malgré le confort matériel apporté pour certains par la vie moderne ou encore, pour paraphraser une métaphore du célèbre chant du poète Henri Hiro, « *te ta'i punu o te moni* / le tintement agréable des sons de l'argent », tintement qui fait également référence aux réseaux sociaux, à la drogue, à l'alcool, à la violence, certains Polynésiens sont devenus des « orphelins égarés » sur leur propre terre. La perte d'identité polynésienne va généralement de pair avec la perte de la valeur sacrée de ces terres. Ceux qui perdent leur identité sont mal considérés sur leur propre terre, d'où les souffrances et les déchirures prégnantes dans plusieurs familles polynésiennes. Toutefois, des Polynésiens ont encore leurs racines ancestrales dans la terre-mère polynésienne, réceptacle de leur *pūfenua*, leur placenta sacré enterré sur une terre familiale, marquant le lien entre la personne et sa propre terre, mais sans réelle prise de conscience que nos langues et nos cultures polynésiennes sont riches, transmissibles et bien vivantes. Le poème de Flora Aurima Devatine semble s'adresser à toutes les trajectoires possibles de la société symbolisées par l'enfant.

Au début du poème, la poétesse Flora Aurima Devatine exprime sa surprise, son étonnement, et très vite extériorise sa souffrance, « son mal » « aux ancêtres » et aux jeunes générations en utilisant l'interjection « *A tae ho'i ē !* » (v.1), traduite par « Oh », une exclamation ayant trois nuances progressives⁴. « *A tae ho'i ē !* » renvoie tout d'abord à l'étonnement, à la consternation, et sous-jacentes, à la plainte, à la lamentation, à la vue de l'état de perdition de la pirogue des jeunes Polynésiens en perte d'équilibre. Vient ensuite l'impression forte et ressentie d'un deuil qui se vivait, avec « sur la scène les acteurs de « *Oihanu ē* » habillés en noir dans une salle

⁴ Cette interprétation a été fournie par Flora Aurima Devatine.

sombre » (détails donnés par Flora Aurima Devatine). Face à une telle situation, c'est donc la compassion qui gagne : « Oh, que j'ai mal pour les enfants polynésiens de mon *fenua* / ma terre », je souffre pour ce qu'ils sont devenus c'est-à-dire, de pauvres « orphelins » déracinés, s'épanche la poétesse.

Aujourd'hui, la situation est devenue plus difficile, plus complexe encore. Il y a des jeunes qui sont désignés d'une façon très péjorative : des « *'ōvere* », « des errants, des vagabonds », et d'une façon moins péjorative : des « *hombos* », des jeunes qui sont rejetés, qui ne sont pas reconnus par la société. La deuxième interjection, au vers 21, est un encouragement, une exhortation, voire une injonction, qui vient supplanter l'étonnement et le sentiment d'inconfort, de nostalgie, de mal-être. L'enfant polynésien est incité à ne pas baisser les bras ni à se laisser sombrer, s'abîmer dans « une grotte obscure ». La dernière interjection écrite au vers 32 est porteuse d'espoir, et exalte l'optimisme à préserver.

Flora Aurima Devatine nous invite à tendre la main aux enfants, à les accompagner et à comprendre que l'enfant est la source principale du peuple polynésien et le lien ancestral qui permet à la tresse de la vie d'exister encore, et de la revitaliser afin de perdurer jusqu'à la fin des temps. La tresse de la vie représente pour moi l'ensemble des valeurs polynésiennes fondamentales telles que le respect, la bienveillance, la sagesse, la solidarité, l'entraide, l'hospitalité, l'amour, la fraternité. Dans notre société moderne, ces valeurs sont beaucoup moins respectées et donc la tresse se détériore, se dénoue, et les « cheveux » ou « racines » sont de moins en moins bien entrelacés, entremêlés, enracinés. Dans certains cas, la tresse ancestrale polynésienne n'est plus considérée comme sacrée puisqu'elle est devenue, au fil de l'évolution du temps, en voie de disparition, voire inexistante. Or pour éviter que cette tresse perde vie et disparaisse un jour, la transmission ancestrale doit être faite à l'enfant par le biais de la richesse culturelle et en langue polynésienne. D'ailleurs, notre regretté poète Patrick Araia Amaru (2000) insistait sur l'importance de « *Te 'Aha tupuna* » qui signifie justement la tresse qui noue et renoue nos ancêtres à la jeunesse polynésienne, le passé au présent, l'oralité à l'écriture. C'est une tresse bien vivante et transmissible qui reste la principale source « vitale » voire « intarissable » (Devatine 2016 : 63) des Polynésiens pour montrer que nous existons et respectons la beauté et la richesse de notre patrimoine polynésien. Dans son poème « Adresse », Flora Aurima Devatine cite « la chose à transmettre, l'esprit de juste mémoire : Tailler, ajouter, renouer, rénover, aplanir, étendre, et retresser la natte humaine » (2016 : 85) tel un assemblage de tissus cousus pour en faire un *tīfai fai*, ce patchwork (2016 : 126) rempli de sagesse et d'humanité.

En définitive, pour la poétesse, les Polynésiens doivent avant tout compter sur eux-mêmes et leur propre conscience pour pouvoir respirer la vie, trouver une vraie issue qui les mènera vers la réussite de leur vie et ainsi à bâtir leur propre futur. L'écriture même du poème en tahitien implique aussi que pour Flora Aurima Devatine, les Polynésiens peuvent prendre conscience de leur être en passant par la maîtrise et la pratique quotidienne de leur belle langue maternelle au sein de la communauté polynésienne.

L'enfant est le maillon qui relie le passé au futur, et l'enfant polynésien, comme tout enfant, est source, source de vie. Venue du passé, la source qui prend vie dans une obscurité souterraine d'une terre immémoriale, et qui jaillit, ressurgit aux temps présents, contemporains de l'enfant ou d'une société ; la source véhicule des mémoires, des connaissances d'une terre immémoriale dont l'enfant et la société ont besoin. Dans cet espace-temps, la source *mā'ohi* en tant que flux de connaissance des origines des temps immémoriaux devient pour l'enfant polynésien source

de satiété, d'apaisement, et en même temps, lieu d'expérimentation, de flux de connaissance vers le futur, un aval de connaissance accrue vers lequel se dirigent tous les enfants, c'est-à-dire la société des temps contemporains et des temps futurs.

Bibliographie

- Académie tahitienne - Fare Vāna'a, *Dictionnaire de l'Académie tahitienne*, Tahiti, 1999.
- Amaru, Araia, Patrick, *Te oho nō te tau 'auhunera'a*, Prix du Président, Ta'atira'a Hitimano 'Ura, Tahiti, 2000.
- Aurima Devatine, Flora, *Au vent de la piroguière - Tīfaifai*, Éditions Bruno Doucey, Paris, 2016.
- Coppenrath, Hubert, « L'Académie tahitienne », *Journal de la Société des Océanistes*, n°48, tome 31, p 262-300, Tahiti, septembre 1975.
- Davies, John, *A Tahitian and English Dictionary with Introductory Remarks on the Polynesian Language and a Short Grammar on the Tahitian dialect*, London Missionary Society Press, Tahiti, 1851.
- Devatine, Flora, « Nous nous sommes juste croisés », in *Littéramā'ohi - Te hotu mā'ohi, Ramées de littérature polynésienne*, n°18, *E Hiro e*, Tahiti, octobre 2010, p 64-69.
- Devatine, Flora, « Problèmes rencontrés en Polynésie pour la conservation du patrimoine culturel et le développement des cultures océaniques : évaluation et propositions ». *Bulletin de la Société des Études Océaniques*, n° 206, p. 379-404, Tahiti, mars 1979.
- Fève, Guy, *L'enfant polynésien*, L'Harmattan, Paris, 1992.
- Gay, Jean-Christophe, article en ligne sur « La Polynésie française, le CEP et après » dans *l'encyclopédia universalis*, s.d.
- Henry, Teuira, *Tahiti aux temps anciens*, Publication du musée de l'Homme, Paris, 1962.
- Hiro, Henri, *Pehepehe i taù nunaa, Message poétique*, Haere Pō, Tahiti, 1990.
- Mauer, Daniel, *Tahiti de la parole à l'écriture*, Paris : Nouvelles éditions latines, Dossiers tahitiens, 1976.
- Piaget, Jean, *Psychologie et pédagogie*, Paris, Edition Denoël 1°Folio Essais. 1969.
- Saura, Bruno, *Mythes et usages des mythes, autochtonie et idéologie de la Terre Mère en Polynésie*, Paris-Louvain-Walpole, MA, Peeters, 2013.
- Saura, Bruno, *Un poisson nommé Tahiti – Mythes et pouvoirs aux temps anciens*, Tahiti, Au Vent des îles, 2019.

Serra Mallol, Christophe, « Abondance et précarité. Conditions de vie et alimentation des sans-abri à Tahiti » dans *Journal de la Société des Océanistes* 129, juillet-décembre, 2009, p. 263-278. <https://journals.openedition.org/jso/5824>

Teraitua, (Pasteur de Maupiti), *La légende de Hono'ura*, communiquée par M. l'Administrateur Boulard, traduite par M. Tavae A., *Bulletin de la société des Études Océaniennes*, n° 21, p 300-304, Tahiti, octobre 1927.

Williams, John, (Révérend), *Journal of the Polynesian Society*, *Te parau a Honoura - The legend of Honoura*, Vol IV, p 256-294, Tahiti, 1895.

Tehea Karine Frogier Leocadie

H-France Salon

ISSN 2150-4873

Copyright © 2022 by the H-France, all rights reserved.